



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

**Albert Camus, *totem et tabou : politique de la postérité* / Yves Ansel
éd. Presses universitaires de Rennes, 2012
cote : 59.355**

Professeur de littérature contemporaine à l'université de Poitiers, Yves Ansel est connu comme spécialiste de Stendhal et de divers autres auteurs parmi lesquels Albert Camus dont il prépare une édition dans la collection La Pléiade chez Gallimard.

Nous vivons le temps des commémorations et, comme dirait Julien Gracq, il y a chez nous plus d'anniversaires que de présages. En 2013 le centenaire de Camus est venu nous le rappeler. Il a même été question du transfert de ses restes au Panthéon, mais ce projet semble abandonné devant les réticences des enfants de l'auteur de *L'Etranger* qui continuera de reposer dans le petit cimetière de Lourmarin. Le maire de ce village du Lubéron, Blaise Diagne, petit-fils de l'illustre parlementaire, ne sera sans doute pas le dernier à s'en féliciter. Henri Guaino a écrit un hommage au Prix Nobel 1957 dans lequel il a inséré le texte d'un discours imaginaire prononcé à l'occasion de ce transfert qui n'aura pas lieu. Il approuve finalement la décision des enfants et conclut que l'auteur du *Mythe de Sisyphe* est mieux à sa place sous les cieux méditerranéens, parmi les lavandes de Provence, que dans les nécropoles officielles, sinistres et froides, de la République.

Etre mort, c'est être en proie aux vivants. Une citation de Sartre nous le rappelle au début du premier chapitre. Comme bien d'autres commentateurs, Yves Ansel estime qu'il subsiste dans l'œuvre de Camus des *zones d'ombre* (ou de silence). Ce sont ces aspects-là qu'il a entrepris d'explorer dans cette étude.

Il est malgré tout difficile d'admettre avec l'auteur (p.111) que toute biographie comporte une part d'hagiographie. Il existe des biographies qui sont de purs pamphlets ou exempts de toute dorure fallacieuse : que l'on pense aux travaux d'Henri Guillemin ou de Jean d'Ormesson sur Chateaubriand ou encore à l'ouvrage de Jean Lacouture : "*Malraux une vie dans le siècle*" qui, pour être objectif, reste loin du dithyrambe.

Le deuxième chapitre aborde précisément le rapport de Camus à sa terre natale, l'Algérie. Camus peut-il être qualifié de *petit colonisateur de bonne volonté*? L'auteur se pose la question p. 29. On sait que l'écrivain avait rompu assez tôt avec le marxisme de sa jeunesse mais ses anciens amis politiques voyaient-ils plus clair que lui dans le dossier algérien quand ils dénonçaient le *nationalisme petit-bourgeois* de Ferhat Abbas ? L'auteur remarque justement pp.112-113 que Camus a, comme d'ailleurs beaucoup de Français d'Algérie, revendiqué abusivement une origine alsacienne : celles d'ancêtres alsaciens protestataires repliés au lendemain du traité de Francfort et établis en Algérie par le gouvernement. Le

¹



Académie des sciences d'outre-mer

mensonge le dispute à la légende et la légende était tenace. Ces colons alsaciens des années 1870 étaient peu nombreux (moins de 5000 personnes), et le patriotisme n'était pas pour grand chose dans leur choix. Il s'agissait pour la plupart d'ouvriers du textile en chômage de Colmar et de Mulhouse : on leur avait construit des villages de colonisation et concédé des terres (la plupart ne disposaient pas de la caution de 5000 francs qui leur était demandée pour accéder à la propriété des terres) mais beaucoup d'entre eux se fixèrent dans les villes. Quand à la famille Camus, elle descendait d'un ouvrier bordelais établi en Algérie au début de la conquête. L'écrivain ne semble pas avoir jamais procédé à la moindre investigation sur ses origines, l'auteur observe que le mythe lui convenait mieux que la réalité. Mais cette forgerie était de peu d'importance.

Il est certain que les revenus des Européens d'Algérie étaient inférieurs à ceux des salariés métropolitains et que le taux d'analphabétisme était, parmi eux, le double de celui de la métropole. Les parents de Camus, sa mère, femme de ménage veuve et analphabète, appartenaient au prolétariat. Mais il n'empêche que ces milieux très humbles formaient un prolétariat *colonial* et relevaient de la catégorie des dominants et non de celle des dominés. Ces dominés étaient les indigènes, les autochtones, les Arabes etc... Ils n'étaient pas régis par la loi française commune, avaient un statut particulier caractérisé par de nombreuses infirmités juridiques, n'étaient pas régis par la même législation électorale ou sociale.

Sa vision de l'Algérie l'amenait à prendre bien des libertés avec les chiffres quand il écrivait (texte cité p.49) que l'indépendance impliquait l'éviction d'un million deux cent mille Français d'Algérie : le recensement de 1954 ne dénombrait pas plus de 1.026.000 Européens² et encore se trouvaient parmi eux un certain nombre de *Français en Algérie*, fonctionnaires affectés pour un temps, militaires en garnison et c qui n'aspiraient pas à se fixer dans le pays et ne pouvaient nullement être considérés comme des *Français d'Algérie*. Et Camus ne pouvait prévoir que quelques-uns de ces derniers choisiraient de finir leurs jours sur leur terre natale. Le livre "*Sans valise ni cercueil*" est venu nous le rappeler.

Il est évident qu'une grâce a manqué à Camus. Il a inventé, notamment dans *La Peste*, sa ville d'Oran, son Algérie, sans se soucier des réalités historiques ou sociales. Il était certes l'auteur d'un article intitulé "Misère de la Kabylie" paru dans le journal *Alger Républicain* en 1939, mais son intérêt pour les populations s'est arrêté là, sans remise en cause du fait colonial. Bourdieu lui en a tenu rigueur. Il n'a pas vu le *Tiers-Etat*, s'est créé une Algérie sans les Algériens. A peine en entrevoit-on un dans une des nouvelles de *L'exil et le royaume* qui évoque une grève dans un atelier de tonnellerie : l'Arabe Saïd, un homme de peine. Le vin était en effet la grande production de l'Algérie coloniale, un vin trop alcoolisé, invendable à l'étranger, que la métropole achetait au dessus des cours, car l'Algérie coûtait cher, et qui était revendu à bas prix, ce qui contribuait à propager l'éthylisme dans les couches populaires françaises. La victime de Meursault (*L'étranger*) est aussi un Arabe. Quelques autres indigènes émergent ça et là, notamment dans la belle nouvelle *L'hôte*. Mais le lecteur de *La Peste* ou de *L'étranger* est tenté de se dire que l'action de ces romans pourrait tout aussi bien se dérouler à Marseille ou à Perpignan...

² Ce chiffre est donné par Jean Ganiage, *Histoire contemporaine du Maghreb*, (Fayard) p.530.



Académie des sciences d'outre-mer

Etroitement liée à la précédente, une troisième partie traite du regard que Camus écrivain a porté sur l'Algérie et ses réactions par rapport à ce qu'il était convenu d'appeler *la question algérienne*... Le regard de l'écrivain n'est pas obligatoirement celui de l'homme privé. Une expression extraite de ses cahiers et citée p. 25 vient à l'esprit : " Trop tard, Trop tard " Il l'a écrite en juillet 1958 peu après que de Gaulle se fût écrié: "Tous Français à part entière, de Dunkerque à Tamanrasset " et comme en réponse à cette exclamation. L'Algérie française était une chimère dont personne ne voulait. Ni les musulmans, majoritairement acquis aux vues de Ben Badis ou du F.L.N. Ni les Français métropolitains, conscients des charges de toute sorte que cela eût représenté pour l'Etat, et des transformations institutionnelles qu'eût impliqué la présence d'une centaine de députés musulmans au Palais-Bourbon, ni surtout les Européens d'Algérie qui, quoi qu'ils en aient prétendu dans leurs manifestations tapageuses, en avaient été les adversaires les plus constants en s'opposant à tout élargissement des droits civiques des musulmans (Loi Jonnart de 1919, projet Blum-Viollette de 1936, ordonnances de 1944 et 1945). Ils voulaient une Algérie coloniale, c'est tout autre chose.

La quatrième partie est consacrée à une analyse de l'Etranger. Nulle part l'absurde de l'existence n'apparaît mieux que dans ce meurtre commis sur une plage des environs d'Alger par un jeune homme insignifiant, Meursault, qui tue sans savoir pourquoi, un Arabe qu'il ne connaît pas et ne comprend rien à ce qui lui arrive avant et après ce méfait. A propos de cette œuvre, Yves Ansel dénonce les *ravages du discours d'escorte*, autrement dit les commentaires et les interprétations abusifs que de trop nombreux exégètes lui ont infligée. L'assimilation de cette peste qui s'abat sur Oran dans les années 40 à la peste brune que représentait le nazisme en Europe dans le même temps est admise, l'ayant été par Camus lui-même. En revanche, d'autres extrapolations semblent hasardeuses : celle de P.G. Castex, qui considère que Meursault a agi sous l'effet d'une insolation et de l'alcool et celle de Michel Mougenot qui estime qu'il a voulu *tuer le soleil*. Aucun de ces critiques n'évoque Gide et *l'acte gratuit* de Lafcadio... On sait que Thibaudet disait que *la critique des professeurs* aboutit parfois à opacifier l'œuvre!

L'auteur de cette étude a certes le mérite de mettre ses lecteurs en garde contre toute adulation démesurée, contre toute sacralisation de Camus. Il nous rappelle justement p.57 que, pas plus que les autres hommes, il n'était doué d'une lucidité infaillible, qu'il était comme nous tous, le produit de son milieu et de son temps. Mais l'historien, qui prophétise à terme échu, a toujours raison, Yves Ansel nous le rappelle opportunément dans une sorte d'épilogue p. 193.

Camus, homme tourmenté, était-il hanté par le pressentiment que son rendez-vous avec la mort serait prématuré? Dans *La Peste*, nous voyons deux hommes de bonne volonté, le R.P. Paneloux et le Dr Rieux, lutter avec acharnement contre le fléau. Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas. Dans les dernières pages de ce roman, le personnage principal, le Dr Rieux, (qui avouera être le narrateur) en vient à constater, que l'on trouve finalement, chez les hommes, plus de choses à admirer que de choses à mépriser. Là se trouve, nous semble-t-il, l'essentiel du message de Camus. Il ne saurait être oublié.

Jean Martin